

Culture

Les yeux dans les gueux

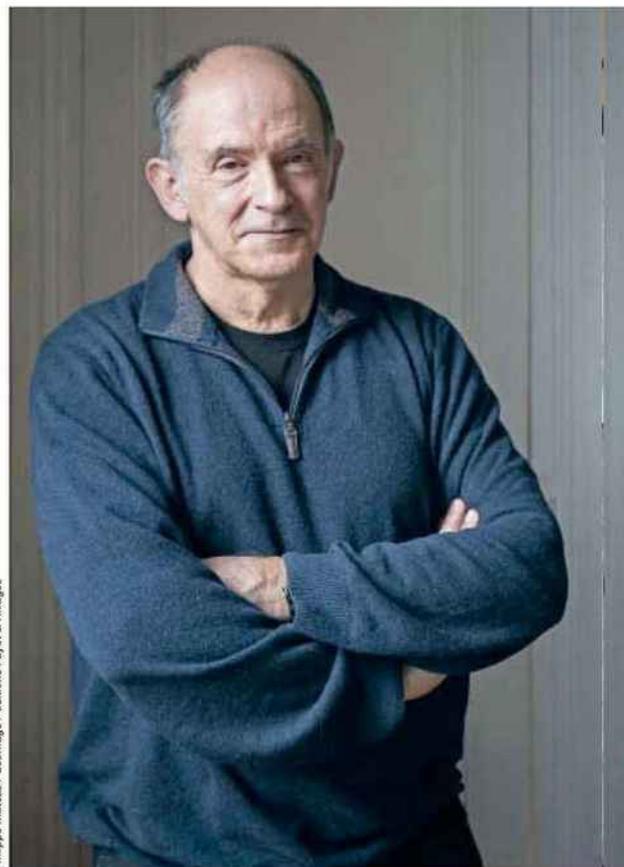
Deux maîtres du polar, Hervé Le Corre et Franck Bouysse, livrent chacun un récit qui remonte le temps et ausculte les sans-grade. Leurs rêves, leurs colères, leurs voix : la parole est aux muets. **PAR ALAIN LÉAUTHIER**

Du passé, Hervé Le Corre, provincial girondin de 63 ans et ancien trotskiste jamais repent, rêva longtemps de faire « *table rase* ».

Devenu un de nos meilleurs auteurs, il ne cesse d'y revenir pour ausculter des moments qui justifient ses engagements, les nuancent ou les contrarient franchement. Né il y a un peu plus d'un demi-siècle à Brive-la-Gaillarde, Franck Bouysse, lui, rattache le passé à « *l'espace de l'enfance et donc, en ce qui [l]e concerne, de tous les possibles romanesques* ». Les deux hommes se croisent quelquefois au gré des festivals de polars où l'un et l'autre sont fréquemment invités.

Le polar fut leur établissement de jeunesse, section « noir ». Ils y ont fait leurs premières gammes, enrôlé des lecteurs fidèles avant de s'affranchir de ces carcans, sans pour autant rien renier d'un genre supposé à part... A quelques semaines d'intervalle, leurs éditeurs respectifs viennent de publier leurs derniers romans.

Hormis le fait qu'ils paraissent à la faveur de la rentrée littéraire de janvier, c'est pur hasard évidemment. Hasard encore, peut-être, si l'action de ces nouveaux opus se déroule au mitan du XIX^e siècle, vers 1850 dans le cas du Corrèzien, une vingtaine d'années plus tard en ce qui concerne le Bordelais. De prime abord, les histoires qu'ils ont déployées présentent peu de ressemblances mais toutes deux sont grosses de quelques ingrédients communs : des gueux se révoltent contre leur condition, des moins-que-rien mènent la dure quête pour un peu de dignité, un semblant d'identité, un coin d'éclaircie sous la mitraille, les coups ou les insultes des puissants. Il est dans les deux cas beaucoup question de la tyrannie, des salauds, ou des lâches qui s'en accommodent et de ce qu'il en coûte pour tenter de s'y soustraire. Voilà de grands sentiments, mais, préférant œuvrer en écrivains plutôt qu'en guides des (bonnes) consciences, Le Corre et Bouysse s'y aventurent avec des mots sans majuscules et les moyens qu'on leur connaît,



Philippe Matisas / Leemage / éditions Payot & Rivages

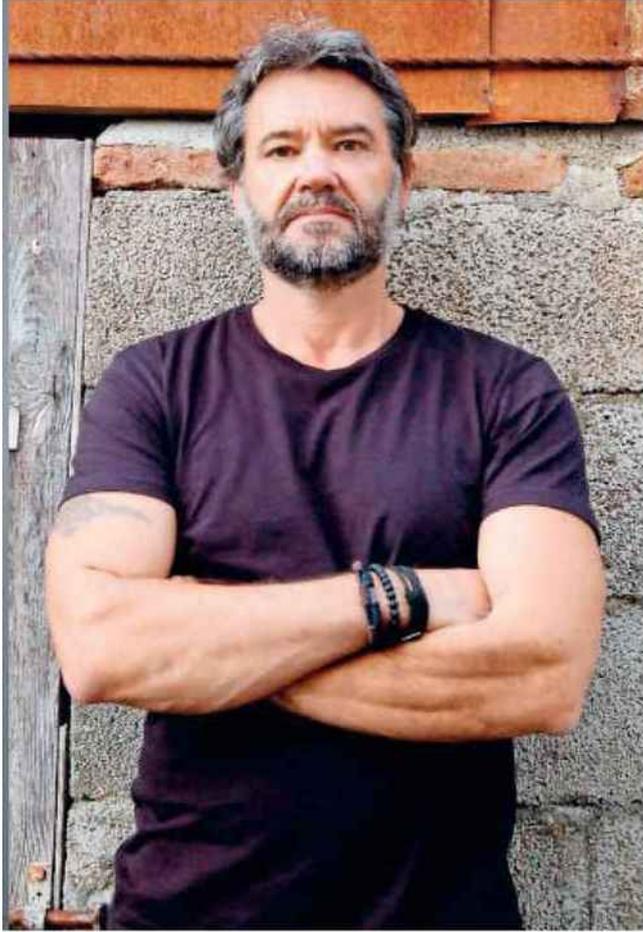


Dans l'ombre du brasier, de Hervé Le Corre, Rivages/Noir, 491 p. 22,50 €.

ici portés au plus haut : l'art de la fresque et une narration toute en rythmes et contre-rythmes pour le premier, la puissance de l'émotion et du voyage au plus profond de l'intime pour le second. Sans forcer le sens de leurs livres, lesquels se suffisent à eux-mêmes, ceux-ci entrent néanmoins en résonance avec une année 2019 déjà de plain-pied dans l'intranquillité et la tentation de l'insurrection dont Hugo disait qu'elle est « *parfois une résurrection* ».

Mythologie de la gauche

L'insurrection que raconte Le Corre est celle, collective, de la Commune de Paris et plus particulièrement de son ultime épisode, la « semaine sanglante », du 21 au 28 mai 1871, au cours de laquelle les versaillais reprirent progressivement chaque pouce de terrain aux communards avant l'écras-



Pierre Demarty / La Manufacture de livres

sement final. Il y a quinze ans, le Bordelais proposait *l'Homme aux lèvres de saphir*, non point un polar historique, genre qu'il n'apprécie guère, mais, tout comme ce *Dans l'ombre du brasier*, un roman noir inscrit dans l'histoire, à Paris déjà, juste avant la guerre franco-prussienne, la chute du second Empire et plus tard donc la Commune. « Pourquoi à nouveau le passé ? J'ai éprouvé le besoin d'explorer plus avant ma propre mythologie politique, explique Hervé Le Corre, et la Commune, c'est par excellence la geste mythologique de la gauche. Or c'est un échec, mais la gauche, aujourd'hui même, est fascinée par ses échecs. Il faut relire l'essai de Marx sur le sujet*. Il est très riche, analyse les potentialités de l'événement mais se garde bien de le glorifier et de le présenter de manière héroïque. Il montre au contraire comment dès le début il



Né d'aucune femme, de

Franck Bouysson, La Manufacture de livres, 336 p., 20,90 €.

y avait quelque chose de boiteux dans l'affaire. En somme il en pointe les imperfections, et ces imperfections, justement, m'intéressent car le romancier doit être capable de penser contre lui-même... » Comme il en a l'habitude, et désormais à la retraite après une carrière d'enseignant, Le Corre a pris son temps et s'est documenté comme jamais pour « coller » de la façon la plus vraisemblable à la double course contre la montre qui est au cœur du livre : celle des communards tentant de sauver l'utopie de la République sociale et de retarder l'échéance fatale, et parmi eux la cavalcade désespérée du jeune Nicolas Bellec pour sauver Caroline, sa compagne infirmière, enlevée par un personnage satanique et baroque, Pujols, déjà à la (basse) manœuvre dans *l'Homme aux lèvres de saphir*. Le résultat est époustoufflant. Il sent le cloaque, le purin, la bile, l'hémoglobine, les viscères, suinte la peur comme la haine recuite des bourgeois quand la partie semble jouée.

Revanche des mots

Si Le Corre a choisi la grande focale, Franck Bouysson a resserré l'objectif sur deux ou trois coins de cette Corrèze où il a grandi et qu'il n'a cessé d'arpenter dès potron-minet, fou de sa nature et de ses vieilles pierres. « Pas très loin des lieux de mon enfance, il y a un très ancien monastère avec des dizaines de souterrains devenu plus tard un asile. C'était pour moi l'endroit éminemment romanesque de tous les mystères. » Cet asile occupe une place centrale dans son ouvrage, conte horrifique habité par la voix intérieure d'une femme destinée à y finir ses jours. Elle s'appelle Rose, jeune paysanne de 14 ans, vendue par son père comme l'on

cède un animal de ferme à un hobereau obsédé par le problème de sa filiation. La figure de l'ogre court dans plusieurs romans de Bouysson. A l'image du Pujols de Le Corre, elle prend ici la dimension du mal absolu et irréductible à toute analyse rationnelle. Pour s'en libérer pleinement, Rose n'aura à sa disposition que des mots, ceux qu'elle couchera sur papier, dans la cellule où elle a été enfermée après avoir servi de bonne à tout faire, littéralement, dans le château de son maître et propriétaire. A l'automne de sa vie, un prêtre se souvient du jour où il est entré en possession de ces pages froissées dont la lecture s'apparente par instants à un cauchemar éveillé, à la limite du gore. *Né d'aucune femme* est le récit de l'enfermement et des maltraitements qu'endure Rose comme de son insoumission, radicale et solitaire. Un récit à la première personne se déroulant selon le rythme très particulier de la langue, formidablement restituée, d'une adolescente peu instruite mais vive d'esprit. « Je voulais vraiment être au plus près de ce personnage et pas en surplomb, afin que le lecteur soit immergé dans sa conscience même », explique Franck Bouysson. Cette conscience ne se connecte pas seulement sur le désespoir, mais, au fil de pages superbes, embrasse la découverte de l'attrait charnel, la sensualité que dégage une crinière de cheval ou la consolation qu'offrent encore et toujours les mots. « Ils sont sa véritable revanche sur l'horreur », insiste le Corrèzien dont l'écriture, plus contrainte qu'à l'ordinaire, sert ici le portrait bouleversant d'une femme debout. En somme pleinement d'actualité. ■

* La Guerre civile en France.

Ces livres entrent en résonance avec une année 2019 déjà de plain-pied dans la tentation de l'insurrection dont Hugo disait qu'elle est "parfois une résurrection".